

Jamie Peck, *Variegated Economies*¹

1 Compte-rendu du livre

Professeur de géographie à Vancouver, à l'université de Colombie-Britannique au Canada, Jamie Peck est, avec David Harvey, l'un des géographes les plus cités au monde. Comme David Harvey, mais avec une notoriété moindre en France, où ses travaux n'ont pas encore été traduits, il s'intéresse à la géographie du capitalisme. Depuis trois décennies et son ouvrage de référence *Work-place: the social regulation of labour markets* (1996), il n'a eu de cesse de disséquer les dynamiques spatiales de l'économie. Dans son dernier ouvrage, *Variegated economies*, publié en 2023 aux Presses Universitaires d'Oxford, Jamie Peck revient, dans un style moins académique et plus personnel, parsemé d'anecdotes, sur l'histoire du concept d'économie "bigarrée" (*variegated*), auquel il était parvenu avec son collègue de l'Université de Chicago Nik Theodore, en observant la diversité des réponses des économies nationales à la vague de délocalisations industrielles ayant affecté l'Europe dans les années 1970 et 1980. Le cas britannique, extrême, est celui où les mondes du travail, en particulier ouvriers, ont été les plus durement affectés par la recomposition des chaînes de production des biens et des services dans les années 1980. La mise en concurrence des économies nationales, permise par le déplacement des lieux de production, et l'émergence d'une nouvelle division internationale du travail, a conduit à la disparition de centaines de milliers d'emplois, particulièrement dans les régions industrielles du Nord de la Grande-Bretagne, d'où Jamie Peck est originaire. Le traumatisme, durable, de voir une économie régionale s'effondrer, nourrira l'élan académique de Peck et son souci de comprendre ce qui a distingué la Grande-Bretagne du reste de l'Europe continentale. L'accompagnement par l'État de ces restructurations économiques majeures, en particulier les modalités de fonctionnement de l'assurance-chômage, ont été analysés en détail par Peck et Theodore, soucieux de montrer que les conséquences sociales de la mondialisation économique des années 1980, dans ses formes les plus brutales sur les territoires et les sociétés locales, n'ont rien de nécessaires et, loin d'être des exemples de libéralisme, manifestent au contraire une vision du monde, une *Weltanschauung*, dans laquelle les mécanismes de solidarité permis par la croissance économique sont progressivement défaits pour faire place à un discours célébrant l'individualisme et la compétition généralisée. Dans ce dernier ouvrage, Jamie Peck explore ces thèmes de façon non conventionnelle. Partageant des anecdotes et des histoires parfois très personnelles sur son propre parcours tout au long du livre, il tisse une méta-intrigue vivante sur la façon dont sa carrière s'est nourrie de sa propre lutte pour comprendre le développement capitaliste inégal, ses contradictions et ses effets dévastateurs. Rafrâchissante, cette forme donne envie de plonger de nouveau dans ses écrits plus académiques.

1 Jamie Peck, *Variegated Economies* Oxford, Oxford University Press (OUP), 2023, 392 p.

2 Entretien avec Jamie Peck

*La rencontre avec Jamie Peck (J. P.) a eu lieu le dimanche 1^{er} octobre 2023, avec Martine Drozdz (M. D.), au moment de la remise du prix Vautrin-Lud lors du festival international de géographie de Saint-Dié. Martine Drozdz et la rédaction remercient l'auteur d'avoir accepté cette discussion autour de son ouvrage *Variigated Economies* et de sa carrière scientifique. La traduction a été assurée par Martine Drozdz.*



M. D. : Votre travail, ancré dans la géographie économique, revendique une approche territorialisée de l'économie, pour comprendre les transitions économiques et sociales de l'État. Vous vous êtes en particulier intéressé aux transformations néolibérales survenues dans la décennie 1980. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi la géographie vous a semblé si nécessaire pour rendre compte de ces transformations globales ?

J. P. : Tout d'abord il faut revenir sur le grand récit tenu dans les années 1990, juste après la chute du mur de Berlin. À ce moment-là, le discours dominant, dans les médias, dans les grandes organisations internationales, est de dire que l'économie libérale progresse partout et d'encourager cette mondialisation économique. La géographie économique se fait le porte-voix de ce discours, en affirmant la diffusion sans limite du capitalisme à l'ensemble de la planète. Dans la communauté des géographes, nous étions une minorité à tenir un autre discours et à incarner une position hétérodoxe, que je résume dans mon dernier ouvrage *Variigated Economies*. Ce qu'il nous a semblé essentiel de défendre, c'était l'idée

selon laquelle la mondialisation n'a pas conduit à une forme de convergence généralisée des États et de leurs économies dans un modèle semblable, mais dans un échec complexe d'économies différenciées (et interdépendantes), où coexistent des phénomènes d'intégration (économique, politique) et de développement inégal.

On peut résumer cette approche par "les trois P" : d'abord *place*, le lieu, qui incite à une compréhension du monde qui part du local. Ensuite *positionality* (que l'on pourrait traduire par la position en français, NDLR), qui traduit l'idée selon laquelle ces phénomènes sont localisés, qu'ils ne se passent pas n'importe où et que ces lieux occupent également une position singulière dans les systèmes-mondes, faite des multiples liens et connexions tissés avec d'autres lieux, et qu'ils sont pris dans des hiérarchies existantes et dans des relations de pouvoir. Et le dernier est celui de *perspective*, notion qui permet de saisir que l'on comprend ces transformations globales à partir d'un lieu particulier, qui est tout à la fois un lieu d'observation du monde (*a vantage point on the world*) et un lieu situé dans le monde (*a position within the world*).

C'est pourquoi la géographie est si importante, parce qu'elle apporte constamment de nouvelles façons d'appréhender et de comprendre le monde et qu'elle ouvre en permanence de nouveaux horizons, de nouvelles visions pour agir et transformer le monde. Et cela parce que la géographie, son secret et sa force, sont de donner à comprendre que les choses sont différentes ailleurs et cela, même si elles se déroulent au même moment, qu'il existe des façons différentes, alternatives, d'organiser les économies et les systèmes politiques. La géographie a la vertu de renouveler nos réflexions par l'apport de cette diversité et de nourrir ainsi des imaginaires d'alternatives possibles car, en un sens, ces alternatives existent déjà, ailleurs. Et c'est la raison qui nous a poussés, ces géographes de l'économie et moi-même, à étudier la diversité des économies et des systèmes sociaux et à les mettre en perspective. Selon moi, c'est ce qui a distingué notre approche, et singularise la géographie : cette capacité à décrire les différences non pas comme des phénomènes irréductibles mais, au contraire, comme autant d'inspirations pour transformer ce qui existe, comment nous vivons, comment nous organisons nos économies et nos sociétés.

M. D. : Quelles ont été les principales influences scientifiques qui ont accompagné ces réflexions ?

J. P. : Les travaux menés en France par les économistes de l'École de la Régulation, comme Robert Boyer et Alain Lipietz, ont été décisifs. Ils nous permettaient de creuser l'idée que la convergence était un mythe, un grand récit, qui masquait les processus de développement inégal et la reproduction, territorialisée, des inégalités. Loin de rendre la géographie inopérante, le grand discours de l'aplatissement généralisé du monde a eu au contraire eu pour effet de nous stimuler, en tant que géographes, car les dynamiques que nous observions soulevaient de nouvelles questions géographiques et nous incitaient à observer la mondialisation avec un regard ancré dans les territoires. Depuis trente ans, la géographie économique et l'économie politique ont montré que l'intégration

régionale par la mondialisation avait produit de nouvelles géographies et pas une uniformisation des territoires.

Avec Doreen Massey, une autre géographe ayant reçu le prix Vautrin-Lud en 1998 (décédée en 2016, ndlr), nous pouvons résumer cette position par l'expression : *Geography matters* ! pour dire que la géographie compte, qu'elle a son importance pour comprendre et rendre compte de ces recompositions locales sous l'effet de dynamiques globales. L'idée de Doreen, que nous avons toutes et tous reprise, était de dire que les configurations locales ont des effets sur les organisations sociales et en retour, que ces organisations contribuent à renforcer les inégalités, soit en favorisant des processus d'enrichissement localisés soit par des processus de dépossession, de prédation, d'extraction des ressources qui conduisent à renforcer l'appauvrissement d'autres territoires.

M. D. : Dans votre dernier ouvrage, *Variiegated Geographies*, vous évoquez, sur un mode plus personnel, la façon dont votre trajectoire personnelle a influencé votre parcours académique et scientifique et votre rapport, presque intime, à la question du néolibéralisme.

J. P. : Nous n'avons pas tant que cela l'occasion de prendre le temps de revenir sur notre trajectoire en effet, en particulier lorsque la vie se vit par séquences qui se vivent l'une après l'autre, sans qu'elles ne soient vraiment planifiées, ce qui était mon cas. La raison pour laquelle je suis devenu géographe, c'est parce que j'avais, au lycée, un enseignant de géographie exceptionnel. C'était la seule matière dans laquelle je parvenais à réussir mes examens et, alors que cela n'était pas prévu, cela m'a mis sur un chemin qui a radicalement changé le cours de ma vie. Je me suis retrouvé à Manchester, étudiant en licence de géographie en 1980, à un moment où cette ville connaissait un phénomène de dislocation économique et sociale. C'était la première ville industrielle et probablement une des premières villes désindustrialisées, confrontée au défi d'un déclin social et économique qui allait en s'accéléralant. Au même moment, c'était aussi un lieu d'une très grande créativité, en particulier musicale, un lieu où ne dominait pas le fatalisme mais d'un grand dynamisme culturel. Moi-même j'étais confronté au défi d'affronter ce contexte dans lequel je n'allais probablement pas trouver un emploi ; c'est alors que, par chance, un de mes enseignants de géographie m'a proposé de postuler à un financement de thèse qui n'avait finalement pas été pourvu et voilà, je me suis retrouvé à faire une thèse en géographie.

Et c'est ainsi que je me suis retrouvé à travailler sur le néolibéralisme. Si, pour de nombreuses personnes, le libéralisme est un concept assez abstrait, académique, une idée circulant d'un territoire à un autre dans le monde, pour nous, pour les géographes de cette époque, le néolibéralisme n'était pas seulement le signe d'une hégémonie anglo-américaine sur le monde des idées, mais un phénomène que nous avons rencontré, dans les années 1980, à un niveau très local et d'une façon très particulière, viscérale presque. Je fais ainsi partie d'une génération qui, en 1971 a été privée du lait offert le matin à tous les écoliers (*free school milk*) depuis la deuxième Guerre Mondiale, au nom de la réduction budgétaire, alors que Margaret Thatcher était ministre de l'Education pour le gouvernement

conservateur. En réponse, nous chantions dans la cour cette comptine devenue célèbre “*Maggie Thatcher, milk snatcher*” (Maggie Thatcher, celle qui pique le lait). Et j’aime penser que ma lutte contre le néolibéralisme débuta là, dans la cour de récréation, alors que je me voyais et que je voyais mes amis, être privés de cette ration quotidienne de lait. Une dizaine d’années après, j’étais étudiant quand Margaret Thatcher, première Ministre, entra en conflit ouvert avec la Métropole de Manchester à propos des choix économiques de la Ville, notamment le choix de subventionner les transports et d’autres ressources, un conflit qui s’est achevé par la dissolution de toutes les entités métropolitaines qui, en Grande-Bretagne, dominées par des majorités travaillistes, poursuivaient ce type de politiques. Et c’est ce qui permet d’expliquer que près de la moitié des références académiques sur le néolibéralisme ont été produites, dans le monde anglophone, par des géographes. Ces derniers sont bien évidemment loin de constituer la moitié de la communauté universitaire : on peut donc imaginer que si ce concept est si important pour eux, c’est parce qu’ils ont vu, de près, concrètement, les conséquences matérielles et sociales du déploiement de cette idéologie.

M. D. : Merci beaucoup d’avoir accepté de revenir dans cet entretien sur cet ouvrage et sur votre parcours académique.

J. P. : Merci à vous pour ce prix, qui m’honore, et pour l’occasion de venir ainsi découvrir le festival de géographie de Saint-Dié, ce qui me changeait des grandes conférences universitaires internationales où je n’ai jamais le temps de prendre le temps de discuter !